

L'avenir de la dette

Juste le poème, peut-être (Derrida, Celan) suivi de Singbarer Rest : l'amitié, l'indeuillable de Ginette Michaud. Le Temps volé éditeur, « de l'essart », 187 p.

Karine Drolet

Numéro 234, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Drolet, K. (2010). Compte rendu de [L'avenir de la dette / *Juste le poème, peut-être (Derrida, Celan) suivi de Singbarer Rest : l'amitié, l'indeuillable* de Ginette Michaud. Le Temps volé éditeur, « de l'essart », 187 p.] *Spirale*, (234), 69–70.

l'ordre ancien, la mélancolie de ne plus pouvoir devenir père — comme avant. La transmission n'est pas réductible au devoir de perpétuer la lignée. Il importe tout autant de briser la lignée, de casser la chaîne, de rompre le cycle, la fatalité de la répétition. Le devoir de la fille, du fils, est même surtout de ne pas répéter la part maudite du legs, son refoulé, son trauma, tout ce qui, dans la génération précédente, a empêché que s'installe la *bonne distance*. C'est dans ce travail d'analyse (à la fois dissolution, démantèlement et retour vers l'originare) que naît la femme, l'homme, l'adulte, le parent, l'autorité dignes de ce nom.

S'il y a bien, par ailleurs, une véritable inhibition chez l'homme québécois, elle s'exprime dans cette impasse qui le place devant un choix binaire : soit refuser le legs de manière adolescente, soit s'y soumettre. C'est lorsque l'intériorisation et la transformation du legs per-

mettent au désir d'inventer son chemin que l'adolescence se libère, n'attend plus la permission pour naître au monde, pour le changer, l'altérer activement.

Lori Saint-Martin préfère écarter la question de la souveraineté du Québec comme étant une affaire d'hommes, entre hommes, entre le père et le fils, pris dans les rets du *pater*, du patron, du patriote patriarcal. C'est oublier que le projet souverainiste peut lui aussi être transformé par le projet de mixité. C'est oublier la troisième voie, la possibilité de l'autre « oui » qui reconnaît la nécessité d'une voie nouvelle, d'un pays à créer, différent. Un pays qui ne demande pas tant d'être sauvé de la disparition que d'apparaître, que de s'incarner, réunissant l'esprit et le corps du Québec. Il ne s'agit plus d'attendre le Père qui enfante et guidera le pays, mais de travailler dès maintenant au défrichage d'un nouveau rapport à l'autorité, qui saura nous

faire désirer à nouveau le rapprochement, la solidarité. L'actualité montre qu'il ne suffit pas de porter au pouvoir des femmes ; les promesses du féminin sont encore à venir.

Si le climat se réchauffe, c'est peut-être bien parce qu'il manque de chaleur sur terre.

1. Voici une liste des principaux écrivains étudiés : Gilles Archambault, Aude, Jean-François Beauchemin, Myriam Beaudoin, Louky Bersianik, Marie-Claire Blais, Hélène Bossé, Stéphane Bourguignon, Pan Bouyoucas, Marie-Geneviève Cadieux, Brigitte Caron, Louis Caron, Ying Chen, Coconoix, Carole David, Nicolas Dickner, Stéphane Dompierre, Christiane Duchesne, Rafaële Germain, Aurélie et Jean-Pierre Girard, François Gravel, Louis Hamelin, Anne Hébert, Jean-Sébastien Huot, Suzanne Jacob, Louis Jolicoeur, Andrée Laberge, Marie Laberge, Robert Lalonde, Félix Leclerc, Jovette Marchessault, Marco Micone, Wajdi Mouawad, Maxime-Olivier Moutier, Pierre Nepveu, Francine Noël, Daniel Pigeon, Monique Proulx, Yvon Rivard, Jean-Paul Roger, Christian Saint-Germain, Jocelyne Saucier, Sabia Senez, Gaétan Soucy, Christiane Teasdale, Nathalie Thomas, Lise Tremblay, Michel Tremblay, Élise Turcotte.

L'avenir de la dette



PAR KARINE DROLET

JUSTE LE POÈME, PEUT-ÊTRE (DERRIDA, CELAN)
suivi de SINGBARER REST : L'AMITIÉ, L'INDEUILLABLE
de Ginette Michaud.

Le Temps volé éditeur, « de l'essart », 187 p.

À la fin de son livre *Le bracelet de parchemin*, l'historienne des voix inaudibles du XVIII^e siècle, Arlette Farge, pose cette question qui depuis me hante : « *Mais quel bruit ferons-nous de ces corps sans voix où l'écrit, faiblement, est venu apporter quelque lumière ? Quel bruit ferons-nous qui ne viendrait pas assourdir de sa science la voix et les mots de ceux qui, couchés sur le papier des registres, ont d'abord été couchés dans le lit des rivières, ployés de dénuement et de*

chagrin. »¹ Bien que Farge parle ici des anonymes du XVIII^e siècle, hommes et femmes retrouvés morts, souvent noyés, avec sur eux quelques pauvres traces écrites : certificat de baptême, lettre de recommandation, billet de loterie ou chemise marquée d'initiales, la phrase résonna en moi largement hors de son contexte... je pensai à Paul Celan. Lisant cette phrase inquiète sur ce qu'on fait



des autres en les prenant dans notre voix, je pensai à lui dont le corps fut aussi retrouvé dans le lit d'une rivière, la Seine à hauteur de Courbevoie, à ce presque rien d'écriture qui, finalement, l'accompagna lui aussi : deux billets, retrouvés dans son portefeuille, pour *En attendant Godot* (qu'il n'espérait plus). Je pensai à ces quelques mots adressés par Gisèle Celan-Lestrange à Ingeborg Bachmann : « *Paul s'est jeté dans la Seine. Il a choisi la mort la plus anonyme et la plus solitaire.*² » L'eau aura-t-elle pu éteindre ce qui consume ? Je pensai à tous ces écrits qui lui sont consacrés, à toute cette science qui trop souvent (mais heureusement pas toujours) contraint au sens pour oublier que du premier cri au dernier râle, nous bruissions aussi, êtres de peu de sens emplis de craquements. Je pensai à moi que son œuvre avait depuis longtemps atteinte si loin, à l'antérieur, que malgré années et recherche, je ne parvenais toujours pas à trouver cette parole qui, seule, aurait pu non pas lui répondre, mais répondre de lui — parole « aiguë », sans doute, mais elle perce ma voix... Je pensai à tout cela — et la question demeura vive : quel bruit ferons-nous ? quel bruit faisons-nous des morts que nous aimons ?

Ce même questionnement habite l'essai que Ginette Michaud consacre à Jacques Derrida et Paul Celan, à la revenance de la poésie de l'un (Celan) dans la philosophie de l'autre (Derrida). Car force est de constater que l'œuvre de Celan hante son lecteur, quel qu'il soit. Tels ces visages aimés qui soudainement réapparaissent en nos têtes, les poèmes de Celan surgissent dans nos vies, se réinscrivent malgré nous alors qu'on ne les attend pas, creusant dès lors nos voix, les approfondissant. Tout se passe comme si le poème, faisant retour, enseignait la tâche qui fut sienne : non pas se souvenir d'un passé, mais revivre chaque fois au présent, en telle ou telle figure nouvelle, ce qui ne peut et ne doit passer. Devant psychiatres et autres médecins, Celan revendiquait le droit à sa parole « maniaque », seule éthique mémorielle : cela ne passera pas, je n'irai pas mieux, je ne dois pas aller mieux si je veux tenir debout (*stehen*), et non pas faire, mais porter le deuil : « ... *Auch keinerlei / Friede. // [...] Wiederholungszwangs- / Camaïeu* », « ... *Mais aucune espèce de /*

paix. // [...] / Camaïeu / de la contrainte de répétition. » Le poème sera monochrome, gris sur gris parce que seule la répétition (et non la paix) est le juste ton. Le poème reviendra en nous — inentamé et non-surmonté, jamais totalement travaillé, interprété. Il hantera nos voix car il y a un reste du poème, comme le disait Derrida dans *Béliers*, et ce reste nous apprend l'éthique du poème : laisser revenir, laisser bruire dans nos gorges serrées ce qui ne doit pas être dénoué. En certaines vies, la poésie de Celan insiste : une strophe, un vers, un poème nous anime dont on ne peut se départir parce qu'il est impossible de le faire tout entier parler. Il est là, non résolu — tel le deuil dont il témoigne. « *Die Welt ist fort, ich muss dich tragen* », « *Le monde est parti, il faut que je te porte* », répétera Derrida. « *Sprich auch du, / sprich als letzter, / sag deinen Spruch* », « *Parle, toi aussi, / parle le dernier à parler, / dis ton dire* », se rappellera Blanchot. Le vers fait retour et avec lui encore la dette infinie qu'étrangement éprouve chaque lecteur envers ce poète et ses millions de sépultures absentes, ces tombes dans l'air à chaque souffle en lui. On peut certes essayer de nier la dette, de s'en départir, de l'enterrer en soi, mais tôt ou tard elle revient par la voix du poème réentendu — celui-ci, par exemple : « *Es war Erde in ihnen, und / sie gruben* », « *Il y avait de la terre en eux, et / ils creusaient* ». Et alors... alors il faut à son tour écrire, non pas pour acquitter la dette, mais pour la porter vers d'autres qui avec nous la maintiendront. Car « *une dette, un héritage sont incalculables parce que justement liés à l'avenir* », comme l'écrit magnifiquement Ginette Michaud.

Juste le poème, peut-être retrace l'histoire de cette dette, de cet engagement de Derrida envers Celan. Car de *Schibboleth* au *Séminaire La bête et le souverain* en passant par *Fichus, Chaque fois unique, la fin du monde, Béliers* et tant d'autres écrits (parfois plus confidentiels), Derrida, nous dit Michaud, cherche à penser et plus encore à nous donner à penser — avenir de la dette... qui appelle d'autres épaules — « ce qui peut et doit se passer en termes de responsabilité entre un vivant et un mort ». La question importe, elle est majeure. Il faudrait se la poser chaque fois que l'on prend la parole, chaque fois que nos mains mêlangent leurs lignes à celles de

la page, notre vie à celle des autres. Comment lire le poème ? Le traduire ? Le citer ? Comment lui « offrir tout autre chose qu'une interprétation », ne pas le violenter, ne pas tester sur lui nos savoirs, ces remparts qui nous érigent ? Comment laisser être en nous poème et poète sans parler à leur place ? Comment les rencontrer ? Les aimer ? « *Ich sehe keinen prinzipiellen Unterschied zwischen Händedruck und Gedicht* », « *Je ne vois pas de différence de principe entre une poignée de main et un poème* », écrivait Celan. Mais nous, quelle main offrons-nous ? L'essai de Michaud nous invite à la responsabilité, nous incite à toujours tenter de répondre à cette question par cette triple éthique derridienne : éthique de la lecture, de la traduction et de la citation. Lire sans chercher à tout saisir, tout dénouer, en laissant au poème son reste, son invincible deuil. Traduire en évitant le mot-à-mot qui de manière inexorable perd ce qui en chaque mot « *reste [...] innombrable* », ce qui bruit et parle à l'intime (la poésie...). Citer pour sans fin porter l'ami, « *l'indeuillable* »...

Quel bruit ferons-nous ? Quel bruit fait la fragilité ?

DEIN
HINÜBERSEIN heute Nacht.
Mit Worten holt ich dich wieder, da bist du,
alles ist wahr und ein Warten
auf Wahres.

TON
PASSAGE AU-DELÀ cette nuit.
Avec des mots je t'ai ramenée, tu es là,
tout est vrai et attente
du vrai.

1. Arlette Farge, *Le Bracelet de parchemin. L'écrit sur soi au XVIII^e siècle*, Paris, Bayard, « Le rayon des curiosités », 2003.
2. Ingeborg Bachmann, Paul Celan, Herzzeit, Briefwechsel, Mit den Briefwechseln zwischen Paul Celan und Max Frisch sowie zwischen Ingeborg Bachmann und Gisèle Celan-Lestrange, Herausgegeben und kommentiert von Bertrand Badiou, Hans Höller, Andrea Stoll und Barbara Wiedemann, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2008, Brief Nr. 231.